

## **Séance d'installation de Françoise Huguier à l'Académie des beaux-arts**

**mercredi 1<sup>er</sup> octobre 2025**

**discours de Coline Serreau,  
présidente de l'Académie des beaux-arts**

Depuis ses premières images, prises en indépendante à partir de 1976, jusqu'à ses voyages audacieux en Afrique, en Sibérie, en Asie, l'œuvre de Françoise Huguier s'est imposée par son humanité, son exigence visuelle et sa capacité à donner à voir ce que l'on croyait insignifiant.

Françoise Huguier n'a jamais rien fait comme tout le monde. Cette immense photographe, d'à peine 1m60, dévorée de curiosité, avide de connaître le monde, intrépide, rien ne l'a arrêtée dans sa quête, dans sa soif de voyages intérieurs autant qu'extérieurs.

Malgré son air quelquefois renfrogné, Françoise recèle des trésors de générosité.

A une époque où la France black-blanc-beur n'était pas encore à la mode, elle a su voir et faire voir la force et la richesse des artistes africains, elle les a fait connaître et reconnaître comme les grands photographes qu'ils étaient. Elle a su aussi photographier elle-même l'Afrique avec un œil tendre, humoristique, empathique, admiratif d'une culture éloignée de la nôtre, mais si précieuse.

Lorsqu'elle a dû préparer le discours de sa cérémonie d'installation à l'Académie, elle n'avait pas compris la règle du jeu, qui est que la ou le nouvel arrivant ne doit pas parler de lui-même, mais de celui ou de celle auquel elle succède.

Elle avait donc écrit un récit de sa vie, à la première personne, un récit haché, bizarre, tout sauf académique, mais tellement attachant !

Notre bien-aimé secrétaire perpétuel lui a donc expliqué avec diplomatie qu'elle devait se soumettre à l'exercice qui consiste à faire ici l'éloge de son prédécesseur, sans parler d'elle-même. Ce à quoi elle a répondu, avec beaucoup de bon sens, qu'elle ne succédait à personne, puisque la section de photographie était extrêmement récente, et qu'en l'occurrence personne n'était mort dans ce fauteuil, au demeurant vide avant elle.

Alors ils sont arrivés à un compromis : dans son discours, elle parlerait de ces fabuleux photographes africains qu'elle a fait découvrir au monde, et quelqu'un d'autre parlerait d'elle, en l'occurrence moi.

Très bien, mais le problème c'est que moi, j'avais beaucoup aimé son premier discours sur elle-même.

Alors j'ai décidé de vous le restituer tel quel, à la première personne, vivant, brouillon parfois, tellement vrai, bondissant et imprévisible comme la vie de Françoise Huguier.

Voici donc ce qu'elle dit :

J'ai voulu vivre ma vie comme une aventure.

Je suis née en France mais à l'âge de deux ans je suis partie au Vietnam sur la plantation que mon père dirigeait pour la banque Rivaud, en bateau à partir de Marseille, trois mois de voyage pour arriver à Saïgon. Mon frère et ma sœur aînés sont nés à Saïgon, mais quand les Japonais sont arrivés, mon père a décidé de repartir en France. On m'a toujours dit que j'avais été conçue dans le détroit de la Sonde (entre la Malaisie et Sumatra).

Comme sur la plantation il n'y avait pas d'école, on a mis mon frère chez des religieux et ma sœur et moi au couvent des Oiseaux. J'étais à la maternelle avec la méthode du père Castor. Ma mère a gardé un de mes cahiers, c'était une ruche d'abeilles : 1 abeille + 1 abeille = 2 abeilles. On passait les vacances sur la plantation.

En 1950, mon père dirigeait une plantation à Krek, au Cambodge, encore colonie française. Un soir, sur la plantation d'à côté, à Chup, où il y avait un club pour les planteurs, avec cocktail pour les adultes et western pour les enfants, on nous a projeté *La dernière cartouche*. Quand ça a commencé à tirer sur la diligence dans le film, j'ai entendu des coups de feu qui venaient des alentours du club, vers la piscine. On était attaqué par les vietminh, mon père est allé chercher l'armée française, qui n'est bien sûr jamais venue.

Je me suis cachée derrière le bar, mon frère dans la cuisine. Ma mère nous a cherchés, elle a trouvé ma sœur mais pas nous, elle s'est enfuie en voiture. Les tirs se sont arrêtés, je suis sortie du bar et j'ai vu 14 morts avec du sang partout. Ensuite mon frère et moi avons été enlevés par les vietminh. On nous a emmenés dans la forêt, près de Kratié, dans la jungle. On essayait d'éviter les sangsues, les mygales, les serpents... On est resté 8 mois prisonniers dans ce camp. J'étais la seule petite fille. Mon frère était entraîné avec les enfants soldats, et le commissaire politique nous faisait la classe tous les matins. Pendant ce temps ma mère harcelait le gouverneur à Saïgon, pour nous faire libérer. Il n'a jamais rien fait. Au bout de 8 mois nous avons été libérés, grâce aux bonzes de la pagode de la plantation de mon père, qui ont dit que ce n'était pas normal de garder des enfants prisonniers. Libérés, nous rentrons en France. Mes parents me remettent au couvent des Oiseaux à Brunoy, qui pratique la méthode Montessori. Après le bac, j'ai fait propédeutique à l'université. Je voulais faire du cinéma, puis finalement j'ai dit à mon père que je voulais faire de la photo. Il m'a dit « c'est ridicule, tu veux faire des photos de mariage toute ta vie ? » J'ai dit « pourquoi pas ? » Et j'ai commencé à travailler dans un labo. J'avais essayé dans un studio, mais on me disait chaque fois : t'es une femme, t'es incapable de porter des trucs lourds. J'ai donc travaillé dans deux labos pour développer des plans films, et je prenais des photos le week-end. Mes premières photos étaient des monuments de Paris, des photos sans aucun intérêt.

J'ai commencé à voyager dans les années 80 en suivant mon mari qui travaillait pour le ministère du commerce extérieur : Chine, Birmanie, Indonésie, Malaisie, Singapour, les Philippines...

Je suis convaincue, maintenant, que je tournais autour du Cambodge, mais il y avait les Khmers rouges et je ne pouvais pas y retourner, il a fallu que j'attende 50 ans avant de pouvoir revoir le pays de mon enfance.

Mes premiers reportages paraissent dans le magazine *100 idées*, j'écrivais aussi les textes. Un jour, Christian Caujolle m'a appelée pour travailler à *Libération*. C'est là où j'ai connu Serge Daney, Gérard Lefort, Michel Cressol. Gérard et Michel voulaient que *Libé* parle de la mode, c'est comme ça que j'ai commencé à photographier les défilés. Il avait très peu de femmes photographes de mode. J'ai connu Christian Lacroix chez Patou, j'ai photographié les défilés de Jean-Paul Gaultier, Thierry Mugler, Azzedine Alaïa, Adeline André, Chanel...

Je photographiais la mode comme un documentaire sur le terrain, comme une correspondante de guerre, une guerre en dentelle, une guerre de tranchées. J'invente des cadrages qui feront école, en contre-plongée. Je coupe les têtes, je prends des détails, les chaussures, une main... Je bouscule le cadre en faisant d'une bouche fardée ou d'une main nue ou la vedette d'une photographie. Je morcelle les corps. On me dit souvent que je fais subir à la mode une épreuve de dérision. Pour *Libé*, je faisais

les photos en noir et blanc, ce qui étonnait beaucoup les couturiers qui travaillaient sur la couleur. Ils pensaient tous que je les provoquais. Je suis à la limite de l'abstraction, je photographie la mode mais surtout je la sublime, comme le titre de mon livre paru chez Actes Sud.

J'ai aussi photographié dans les ateliers, j'étais sidérée, car pour la haute couture il n'y avait pas de machine à coudre, il fallait plusieurs heures pour coudre une seule boutonnière.

Dans toutes les maisons, il y avait ce qu'on appelle l'accessoirisation : une séance où les mannequins viennent et on leur choisit les accessoires et les bijoux qu'elles vont porter. Une fois, j'étais chez Chanel, j'attendais dans le salon, et Karl Lagerfeld est descendu, il m'a dit : « Tu travailles pour qui ? » J'ai dit : « Pour *Vogue*. » Il a dit : « C'est des journaux de merde. » Je ne l'ai pas contredit. Le directeur artistique de *Marie-Claire* m'a demandé si je voulais faire des séries de mode.

A l'époque on nous envoyait dans différents pays, et mes cadrages avaient vraiment une allure de reportages, comme sur une photo que tout le monde aime, "Retour d'enterrement", en Martinique, avec la mannequin habillée en Cacharel.

*Actuel* m'a envoyé photographier le deuil chiite à Hyderabad, en Inde. Dans la procession, les fidèles se flagellaient avec des lames de rasoir, mon sac était plein de sang. Comme j'étais fan de cinéma, à Calcutta je suis arrivée avec une lettre de Serge Daney pour rencontrer Satyajit Ray. Quand nous nous sommes vus, avec mon interprète, je lui ai demandé où il avait tourné *Le salon de musique*. C'est à 200 km de Calcutta, au bord du Gange. J'y suis allée, le film avait été tourné dans un palais, je me suis inspirée des cadrages de Satyajit Ray. Au début j'ai eu peur car c'était un camp militaire. Mais comme on ne me refuse jamais rien, j'ai réussi à faire les photos. *Actuel* m'a renvoyée à Calcutta pour la construction du métro, avec des escaliers mécaniques. C'était compliqué pour les gens de prendre l'escalator. A ce moment-là, Satyajit Ray tournait son dernier film. Puis pour *Libération* je pars au Japon avec Serge Daney pour rencontrer Kurosawa. On est allés chez lui, car Serge voulait l'interviewer, il était en train de préparer *Ran*.

A la fin des années 80, mon ami Jean-Jacques Mandel m'offre *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris. Ce n'était pas mon idée première d'aller en Afrique, mais en lisant le livre, j'ai eu l'idée de refaire le trajet de la mission de l'ethnographe Marcel Griaule, de Dakar à Djibouti. En 1988 sort mon livre *Sur les traces de l'Afrique fantôme*, de 200 photographies en noir et blanc, et sur la couverture, la fameuse photo du pêcheur bozo. En 1984, je décide de retourner au Mali, que j'avais déjà apprécié en faisant le voyage de Dakar à Djibouti. Je pars avec la journaliste Hélène Lee pour photographier Salif Keita et Mory Kanté. Je décide de suivre Mory Kanté pendant sa tournée. Son tourneur s'appelle Mama Sissoko.

Le directeur du centre culturel me dit d'aller le voir pour qu'il m'aide. Quand je rencontre Mama Sissoko, il me dit qu'il n'emmène pas les groupies. J'ai quand même réussi à suivre la tournée avec les musiciens, qui sont tous des Guinéens et qui m'ont appris énormément de choses sur l'empire médiéval du Mali, l'empire mandingue, et sur le sens des chansons. Après la tournée je reste à Ségou pour photographier les concerts du Super Biton, dont Mama Sissoko est le guitariste. Je suis le groupe quand il vient jouer en France et en Allemagne de l'Est et de l'Ouest.

Tous les ans je retournais au Mali pour animer des stages photo, et mon ami photographe Django Cissé, ex stagiaire, m'a fait connaître Seydou Keita et Malick Sidibé. Je projette à Arles les photos de Seydou Keita, l'animation musicale est faite par Mama Sissoko.

Malick Sidibé a sa première exposition à Nantes. Ils nous ont quittés, mais ils sont à présent très connus.

J'ai photographié le coup d'Etat du Mali en 1991 et je me suis rendue à l'hôpital et à la morgue. Aucun des blessés ne pleurait ou ne criait. Pourtant on les opérait au Mercryl, car tous les médicaments avaient disparu. Ensuite je suis allée à la morgue où j'ai photographié des femmes avec leur cervelle à côté de leur crâne et pareil pour leur bébé. Et j'y ai aussi photographié une grande trace de sang, qui a fait la une de *Libération*.

En 1994, avec Gérard Lefort, je pars à Tombouctou sur le tournage de *Waati* de Souleymane Cissé, que j'avais déjà photographié à Cannes à l'occasion de son prix pour *Yelen*. C'était un grand ami, qui nous a quittés. Le producteur de Raoul Peck me propose de venir faire des photos pendant le tournage de Lumumba, au Mozambique. Il tourne à Beira, où je découvre les ateliers de chemin de fer, celui qui relie Beira à Hararé au Zimbabwe, pays sans port car sans accès à la mer. Je retourne un an après à Beira pour photographier les ateliers. J'ai mis trois semaines pour avoir la permission, mais j'ai réussi, c'était passionnant. Ensuite je suis allée en Afrique du Sud, car Claire Denis me dit qu'à Durban il y a la maison de Gandhi qui a commencé sa carrière là-bas. Il y a un million d'indiens qui vivent à Durban, et sa maison était en ruines. Par chance, sa fille a obtenu de l'argent pour restaurer la maison. Je retourne à Durban plusieurs fois pour photographier les foyers d'hommes et de femmes, les bidonvilles, les sangoma, le quartier indien. J'ai eu de la chance car j'ai même pu photographier Nelson Mandela.

En 1992, après *Afrique fantôme*, je décide d'aller dans une région où il fait très froid et où il n'y a pas d'arbres, comme au Sahel.

Ce sera la toundra, en Sibérie, au-dessus du cercle polaire. Mon rêve est de rejoindre le détroit de Behring. Je savais qu'il y avait le chamanisme dans cette région, je m'arrête à Saint-Pétersbourg pour rencontrer une ethnologue Russe qui vit dans un appartement communautaire. Je commence mon voyage à Salerat et à Yamal, là où il y a Gazprom maintenant. Je vis chez les éleveurs de rennes, puis je passe à Taïmyr, et je découvre Norilsk, ancien goulag créé par des ingénieurs allemands. Par chance j'habite chez le chauffeur du directeur du combinat, qui me présente le responsable de la photo, et j'ai pu aller photographier dans toutes les usines.

A Taïmyr j'ai été dans des petits villages, où il y avait les "petits peuples" qui venaient de Mongolie. Il n'y avait pas d'hôtel, j'habitais chez les gens ou dans les écoles. Pour circuler, on prenait une autochenille ou un hélicoptère. Il y a un camp militaire au nord de Taïmyr, l'hélico nous a amenés dans une île à 80 km du pôle Nord où il y avait des mines d'or. Je suis partie ensuite vers le détroit de Behring par le port de Pevek. Avant le détroit, je vais à Uelen. J'habitais chez les gens et j'ai assisté à la chasse aux morses, qui se faisait à l'époque au javelot. Je retourne à Pevek, je vais voir le responsable de la capitainerie, pour lui dire que je veux rejoindre le détroit de Bering. Il contacte, par radio en morse, Sergei le capitaine du brise-glace qui dit : « Oh des Français, ça me fait plaisir, j'arrive dans 4 jours. »

Il est effectivement arrivé 4 jours plus tard et nous a embarqués avec Volodia, mon traducteur, et on a croisé le détroit de Behring. Dans la salle à manger il y avait un piano, je demande à Volodia qui en joue. Il me dit : « Je vais demander au capitaine. » Le capitaine est descendu et a joué du Chopin. Ça, c'est la Russie. Serguei voulait que je reste dans le brise-glace, je lui ai demandé de me déposer à Laventria. Là on a fait du stop-avion, on est rentrés à Moscou dans un avion militaire qui a servi pour transporter des chars pendant la guerre d'Afghanistan.

Ensuite, j'ai passé 10 ans à photographier les appartements communautaires de Saint-Pétersbourg. J'en ai fait un livre et un film, pour lequel j'ai eu deux prix.

En 2011 j'ai eu le Prix de photographie Marc Ladreit de Lacharrière et j'ai proposé de documenter les classes moyennes à Bangkok, Kuala Lumpur et Singapour, où j'étais allée dans les années 80, je voulais voir comment ça avait évolué. En 2015, j'avais lu dans *Courrier international* un sujet sur "l'apprentissage de la mort" en Corée, c'est ce qui m'a décidé à aller à Séoul. Je suis restée 6 mois à photographier chez les gens, le pont de la mort où il y a beaucoup de suicides, les bidonvilles, la rue, le métro, la chirurgie esthétique et le Dream palace, un endroit où les vieux viennent danser. Ça a fini par une exposition au musée de la ville de Séoul.

Après je me suis plutôt intéressée à la France, où j'ai photographié 45 familles à côté des futures gares du Grand Paris, et à Deauville dans des logements sociaux. Puis j'ai fini par l'usine de tunnelier en Allemagne, Herrenknecht. Comme j'ai créé la biennale de Bamako et qu'il y avait des problèmes au Mali, en 2013 j'ai décidé de la faire venir au Pavillon du Carré de Beaudouin, ça s'est intitulé « Bamako Photo in Paris ».

J'ai aussi été commissaire pour le musée du quai Branly, Photoquai 2011, où j'ai fait venir 46 photographes du monde entier, qui n'avaient jamais exposé en France (des Singapouriens, Laotiens, Cubains, Colombiens, Russes, Tanzaniens...). L'exposition a été inaugurée par Frédéric Mitterrand, alors ministre de la culture.

J'ai aussi dirigé La biennale de photographie de Luang Prabang au Laos, organisée par l'Institut français en 2010.

Actuellement, je continue à faire des photos, notamment dans les appartements des gens, et là je prépare un autre livre sur le Japon et sur Christian Lacroix. Je fais aussi des lectures de portfolio pour aider de jeunes photographes.

Récemment j'ai proposé à l'Académie deux photographes : Augustin Recton et Maya Thieulle.

A Bandoung, j'ai aussi photographié "les petites princesses", des filles de bourgeois, et tout un groupe d'Indonésiennes portant le hijab dans un grand magasin spécialiste des vêtements musulmans, une des jeunes femmes était toute habillée en Hello Kitty. Je les ai exposées dans une galerie à Bandoung.

Voilà, c'est tout pour l'instant...

Voilà comment parle Françoise Huguier, tout cru.

Tes photographies sont toujours d'une beauté saisissante, des coups de poings de vérité, d'émotion, avec une science inouïe du cadre, de la lumière.

Des photos d'une esthétique puissante mais jamais gratuites, toujours au service d'une vision qui veut montrer l'humanité de ceux qu'on ne voit pas, qui ne sont rien, mais dont tes photos disent qu'ils sont le sel de la terre.

Bienvenue parmi nous chère Françoise Huguier, dont l'œuvre a su tisser les liens fragiles et puissants entre les peuples, les lieux, les histoires.